

Enseignement de N. J. Gueunier

Sujet proposé pour la deuxième session (rattrapage) du premier semestre

Le travail pourra être remis, au plus tard le 4 juin 2012, à l'adresse :

noel.gueunier@wanadoo.fr

Voici deux versions du célèbre conte, répandu dans toute l'Afrique, de la Fille difficile.

Vous tenterez une analyse et discussion comparative.

1. Dans son recueil de contes malgaches betsimisaraka, Fulgence Fanony donne une version, recueillie par lui en 1977 :

La Fille difficile.

Une fille refuse tous ses prétendants. Finalement se présente un bel homme bien habillé, qui n'est autre que Sire-Genette, habilement déguisé, sa queue cachée dans son pantalon.

La fille l'accepte, et ils partent aussitôt pour le village du mari, accompagnés des trois sœurs de la femme, et de son petit frère. Mais en chemin déjà, la Petite-Benjamin remarque que, quand le mari se déshabille, il laisse paraître une queue. Elle met en garde sa grande sœur, mais celle-ci ne veut rien entendre.

Une fois arrivé chez lui, Sire-Genette part chasser toute la journée, laissant les enfants seuls à la maison. Il ne revient que la nuit, apportant des pintades, la seule nourriture qu'il leur donne. Les filles sont bientôt fort grasses.

Au milieu de la nuit, il survient, accompagné de ses amis, qui sont des genettes comme lui. Il appelle les enfants pour s'assurer qu'ils dorment bien (chant). Seul Petit-Benjamin veille, et lui répond. Quand la genette lui demande pourquoi il ne dort pas, Petit-Benjamin se plaint du bruit des cannes à sucre remuées par le vent. « Celui qui ne coupe pas ces cannes aujourd'hui, n'est pas de mon côté, mais du côté des fourmis ! » ordonne Sire-Genette. Les cannes à sucre sont bientôt coupées.

Chaque nuit, la même scène se reproduit. Petit-Benjamin prétend encore que le bruit des bananiers, puis les piqures des puces, l'empêchent de dormir. Les genettes détruisent bananiers et puces. Chaque nuit aussi les genettes se disputent pour savoir qui mangera les mamelles de la Première-Née, les mamelles de la Puînée, etc.

Finalement Petit-Benjamin oblige sa grande sœur à reconnaître la vraie nature de son mari : il la réveille la nuit au moment de l'appel de Sire-Genette. Les enfants décident alors de s'enfuir. Avant de partir, ils mettent sur leurs lits des troncs de bananiers, avec des piquets acérés cachés dedans. Les genettes arrivent la nuit, et comme personne ne répond aux appels chantés, ils se jettent aussitôt sur ce qu'ils croient être les corps des enfants endormis. La plupart s'empalent sur les piquets et meurent sur place. Seuls Sire-Genette et trois de ses compagnons survivent, et se lancent à la poursuite de fugitifs.

Les enfants les retardent par des obstacles magiques : d'abord une forêt impénétrable, surgie à leur appel, que les fauves doivent abattre pour passer (ils repartent tous ensemble chercher les haches, et tous ensemble encore les rapporter au village), puis un lac immense, sorti d'un œuf jeté derrière elle par la Première-Née, et que les fauves ne peuvent traverser qu'en se construisant une pirogue (il faut encore aller chercher les haches, mais cette fois, ils les jettent sur place quand ils n'en ont plus besoin...).

Finalement les enfants arrivent au village de leur père sans avoir été rattrapés. Sire-Genette et ses compagnons les y suivent de peu. Le père reçoit son gendre avec honneur. Mais pendant la nuit, on l'enferme avec ses compagnons dans une maison, et on les y brûle tous.

Le père établit alors, comme coutume inviolable pour ses descendants, que l'épousée doit être accompagnée chez son mari par des gens de son propre village. Telle est l'origine de la coutume de conduire la mariée à sa nouvelle demeure.

Résumé.

Texte malgache et traduction française dans : Fulgence Fanony, *L'Oiseau Grand-Tison, et autres contes des Betsimisaraka du Nord (Madagascar). Littérature orale malgache, I.* Paris : L'Harmattan, 2001, pp. 57-73.

2. *Dans ses Contes déracinés d'Afrique, Jean-Baptiste Tiémélé livre une version, sans indication précise d'origine, mais qui doit avoir été entendue en Côte d'Ivoire :*

Boussoubassa-Ma-Boussoubassa.

Dans un village des temps anciens vivait une très belle fille. Tous les hommes en âge de se marier étaient venus lui demander sa main ; mais elle les avait tous éconduits.

Comme le bruit de sa beauté avait dépassé les frontières de son petit village, tous les hommes en âge de se marier des villages voisins, des régions lointaines, étaient également venus. Parmi eux, de simples gens, des princes, des rois dont l'un semblait vouloir prendre le meilleur sur les autres concurrents.

C'était le roi Ofimoa, du pays de Bakama. Il était beau, riche, puissant. Pour la première fois qu'il se déplaçait hors de son royaume, il s'était fait précéder d'une foule de courtisans, de nombreux domestiques chargés de lourds présents (des malles remplies d'or, de bijoux), et de griots pour chanter ses louanges tout au long du trajet, durant sept jours et sept nuits !

Domestiques et griots étaient placés sous l'autorité des notables dont le rôle était de veiller sur les biens et les hommes du roi, et aussi, au succès du voyage.

Des villages entiers, attirés par la parole et la musique des griots, accoururent pour acclamer ce long cortège de voyageurs. Le roi Ofimoa, pour l'occasion, s'était entouré de trois de ses plus grands magiciens : Saky Airé; Sy Sua, Sy Aliè.

Mais auparavant, il me faut vous expliquer les fonctions de chacun de ces magiciens :

- Saky Airé était celui qui avait la charge de protéger le roi et ses sujets contre tous les maléfices. Et plus particulièrement, il goûtait aux plats servis au roi et à ses invités. S'il y avait une seule goutte de poison, gare à celui qui l'y avait mise ! Car, dès que Saky Airé goûtait à ce plat, la coupable mourait instantanément ! Les gens de Bakama ne disaient-ils pas que, souvent, c'était quand le roi Ofimoa s'apprêtait à prendre son repas que ses ennemis tombaient le plus !

Sy Sua était celui qui, littéralement, construisait les maisons. Il lui suffisait de dire : palais, jardins, lacs, cascades, apparaissez ! Et aussitôt apparaissaient des palais magnifiques, des jardins fleuris, des lacs avec des jets d'eau gigantesques aux couleurs changeantes selon l'éclairement du soleil !

Le roi, pour son mariage, voulait un cadre grandiose. Et Sy Sua n'avait qu'un mot à dire pour cela. En retournant dans son pays, à Bakama, le roi laisserait ces merveilles à ses beaux-parents et au village de sa nouvelle épouse, sa 365^e femme, la femme-porte-bonheur depuis si longtemps attendue !

Sy Aliè (dont le nom signifie pile le manger) était celui qui préparait les repas, si l'on peut ainsi dire. En effet, il suffisait au magicien de crier son propre nom : Sy Aliè ! Et tout ce que le roi et ses invités avaient envie de manger apparaissait devant eux ! Immédiatement ! Dès que Sy Aliè faisait claquer le pouce et le petit doigt de la main gauche, tous les plats disparaissaient instantanément. Ainsi il pouvait changer les plats autant que le désiraient les convives !

Maintenant revenons au roi Ofimoa.

Il fit son entrée dans le village, assis dans un grand hamac porté par huit gaillards parés de bijoux en or : au cou, aux poignets, aux chevilles. Des fils d'or maintenaient à la taille un tissu, un velours en fibres de raphia.

Cette arrivée fut annoncée par le tam-tam solennel qui appela tous les villageois à venir saluer le roi et à danser devant l'illustre visiteur. Avant que celui-ci n'eût le temps de descendre du hamac, Sy Sua ordonna que jaillît du néant le décor grandiose dont rêvait Ofimoa.

A la place du village avait surgi une ville superbe, avec des jardins magnifiques, des rues bordées de cocotiers, des avenues plantées d'arbres du voyageur ou de flamboyants. Il n'y avait que des villas, des palais au milieu de fleurs jusque-là inconnues et aux parfums non moins extraordinaires !!! Il y avait des lumières ! De toutes les couleurs ! Qui clignotaient partout !

Les fontaines de la ville donnaient toutes sortes de boissons : de l'eau, du vin de palme, du loumouroudji (fabriqué avec du citron) du nyamakoudji (fait à partir du gingembre), du dolo (fabriqué avec du maïs).

C'était la fête. Et quelle fête ! Jamais le village n'avait connu pareil faste ! On chanta. On dansa ! Mais la fête sans repas, c'était comme si on avait une sauce sans sel ! Aussi, le magicien, Sy Aliè, s'apprêtait-il à servir toute cette foule joyeuse. Mais il n'eut pas le temps de prononcer sa formule.

Le roi lui demanda d'attendre qu'il ait vu la Belle, celle que tant de prétendants voudraient conquérir, celle pour qui, lui, Ofimoa avait fait le voyage. Ainsi, pendant le repas, il l'aurait près de lui et la présenterait enfin à ses invités !

Les parents, d'abord médusés par tant de splendeur, et pris dans le tourbillon de la fête, ne songèrent même pas un seul instant à leur fille. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent entendu l'ordre du roi, qu'ils se mirent à sa recherche, dans cette foule compacte ! Chacun croyait reconnaître en sa voisine celle qu'attendait le roi. « Oh ! vous, là-bas ! Non, la demoiselle aux tresses » dit une voix.

- Mais non ! Vous vous trompez. celle qu'on cherche n'est pas tressée, répliqua une autre voix.

Bref, on se bousculait, s'interpellait, s'apostrophait. Une belle pagaille, quoi ! Finalement les parents retrouvèrent la Belle, seule, endormie sous un manguier !

- Lève-toi, ma fille ; le roi veut te voir, dit la mère, haletante.

- Laisse-moi dormir encore un peu, maman, je t'en supplie.

- Ah non ! Tu as assez dormi. Va te changer, pour être présentable au roi, dit le père.

- Eh bien, j'y vais comme ça, dit la fille.

- Non, tu n'iras pas comme ça. Va te changer ! insista le père.

- Si le roi veut me voir, eh bine, il me verra comme je suis, dit la fille qui, joignant le geste à la parole, se dirigea droit vers le roi.

Celui-ci, la voyant entrer dans la cour, s'exclama : « Quelle beauté ! Mais... mais quelle beauté ! » A mesure que la fille approchait, le roi ne se sentait plus de joie. Il se leva, alla au-devant d'elle, la salua, la prit par la main. La foule étonnée, séduite, suivait attentivement la scène.

Le roi, tout heureux, lança à la Belle, sans façon

- Veux-tu m'épouser ?

Silence. L'assistance retint son souffle. Le roi reposa sa question :

- Veux-tu m'épouser ?

A nouveau, silence. Les parents tremblaient de peur. Le roi dit à la Belle :

- Tu es surprise. Je te comprends. Je te laisse donc le temps de réfléchir.

Alors éclata la réponse de la Belle :

- C'est tout réfléchi. C'est NON !

Une peur panique s'empara de l'assistance. La mère de la fille s'effondra, inanimée ! Le roi, tout occupé à son amour, insistait : « N'aie crainte. Je te protégerai contre tout et te couvrirai de bijoux. Tu seras une reine heureuse. »

La Belle dit : « NON ! »

Le roi, de fureur ordonna à son monde de se tenir prêt à partir. Quant à Sy Sua, il ne lui restait plus qu'une chose à faire : effacer toutes traces de la présence du roi en ces lieux !

Dès que le roi eut dit : « A Bakama ! » Sy Sua fit un geste de la main gauche comme pour effacer un tableau invisible : une vaste route s'ouvrit. Le roi s'y engagea avec toute sa suite ! Alors Sy Sua cria « Bou Sua ! » et il disparut avec toute la ville grandiose Et le village se retrouva comme avant.

Du temps avait coulé depuis cette visite du roi de Bakama. Le village s'était replongé dans sa routine. Néanmoins, on évoquait de temps en temps ce qui aurait pu être une apothéose permanente et fut brutalement interrompu. Et tout cela à cause d'une petite prétentieuse qui n'en faisait qu'à sa tête !

Mais voilà qu'un jour, se promenant seule, la Belle se trouva nez à nez avec un beau jeune homme qui n'était pas du village.

Elle lui dit :

- C'est toi qu'il me faut.
- Comment c'est moi qu'il te faut ? répliqua le jeune homme.

Mais sans lui répondre, la Belle courut vite à la maison annoncer à ses parents :

- Ça y est ! J'ai trouvé l'homme de ma vie.
- Quoi ? dirent les parents.
- Oui, je l'ai trouvé, l'homme de ma vie répéta la jeune fille.
- Et où est-il cet homme de ta vie

Sans répondre, la fille courut voir le jeune homme et lui demander de la suivre. Une fois à la maison, elle dit à ses parents :

- C'est avec lui que je veux me marier.

Le jeune homme rétorqua :

- Je suis venu pour faire des courses et non pour me marier !

La jeune fille lui dit

- Ça ne fait rien. C'est avec toi que je veux me marier.
- D'accord, dit le jeune homme. Dans ce cas laisse-moi retourner chez moi. Je vais aller préparer ta venue , dès que je serai prêt, je reviendrai te chercher.

La jeune fille dit :

- Non. On se marie maintenant et on s'en va ensemble.

Les parents qui, jusque-là, étaient confus de voir leur fille refuser toutes les demandes en mariage, ne firent pas de difficultés. Le mariage fut célébré sur-le-champ, et voilà le couple en route vers son nouveau destin.

Mais à peine étaient-ils sortis du village que le mari commença à voir pousser de longs poils sur son visage ! Au fil des distances, les poils lui poussaient dans le cou, sur les bras, le tronc... Bref, les membres étaient transformés et la jeune femme n'avait plus devant elle qu'un monstre ! Que faire ? Se sauver ? Elle suivait, résignée, son mari. Sait-on jamais, se disait-elle, des fois que...

La marche durait depuis quelque temps déjà et voilà que le couple vint à passer près d'un lac.

- C'est ici que je vais peut-être pouvoir m'évader, pensait la jeune femme. Alors elle dit à son mari

- J'ai soif.

Son mari lui dit :

- Tu vois le lac ? Va boire un coup. Je t'attends.

Parvenue au bord du lac, la jeune femme avait tellement peur qu'elle n'osait ni se sauver ni prendre quelques gouttes d'eau. Elle restait là, figée. Au bout d'un moment son mari lui dit :

- Tu ne vas tout de même pas vider le lac. Dépêche-toi, je suis pressé. Elle rejoignit son mari et ils se remirent en route.

Ils avaient marché, marché, marché ! A présent, ils se trouvaient face à une cabane, la demeure de son mari ! Et, tout à l'opposé, une autre cabane qui faisait office de cuisine. Entre ces deux cabanes une montagne d'os !

La jeune femme se dit

- Où donc suis je tombée ?...

Son mari lui dit aussitôt :

- Tu m'attends. Je m'en vais à la chasse. Je t'apporterai du gibier pour le repas.

Et il disparut. Il revint peu de temps après avec un buffle et un homme qu'il avait tués et qu'il jeta par terre en disant :

- Voilà ! Je t'ai apporté du gibier pour le repas. L'homme tué se trouvait être le père de sa femme ! Celle-ci préparait le repas en pleurant. Son mari lui demanda - Qu'est-ce qui te fait pleurer ?

- Non, non, non. Je ne pleure pas. C'est la fumée qui me pique les yeux et me fait larmoyer ! répondit la jeune femme.

- Ah bon, acquiesça le monstre. Dépêche-toi de préparer, car j'ai faim.

Vite la jeune mariée finit de préparer ; elle apporta le plat, un plat gigantesque, à son mari qui lui dit

- Viens manger avec moi.

Mais la jeune femme s'empessa de refuser :

- Non, non, dit-elle. La fumée, l'odeur, tout cela me coupe l'appétit. Quand je prépare, je ne mange jamais.

- Ah bon ! dit le monstre qui, en deux temps-trois mouvements, avait tout englouti !

Le soir, au lit, sa femme lui dit :

- Tu n'as peur de rien, toi. Tu peux tuer tout ce que tu veux !

Son mari lui répondit :

- Oui. Je peux tuer tout ce que je veux ; mais j'ai quand même peur.

- Toi, tu as peur ? ! ... demanda sa femme.

- Oui, j'ai peur, dit le monstre.

- Mais de quoi ?

- J'ai peur de BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda sa femme.

Je ne l'ai jamais vu, mais je sais qu'il existe et c'est de lui seul que j'ai peur.

Alors la jeune femme répéta BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA jusqu'à ce que cela se fixât bien dans sa tête et elle s'endormit. Le lendemain matin, son mari lui dit :

- Tu m'attends. Je m'en vais à la chasse. Je t'apporterai du gibier pour le repas. Et il disparut.

Sitôt parti, voilà la propre mère de la jeune mariée qui se présentait !

- Oh ! Maman ! J'ai épousé un monstre ! Retourne vite au village !

- Qu'est-ce que tu me racontes ? Je l'ai vu hier ton mari, un beau jeune homme. Mais je n'ai pas eu le temps de mieux le connaître. Alors j'ai décidé de venir vous rendre visite afin de faire plus ample connaissance avec lui. Ah ! ma fille, c'est bien toi : tu m'as toujours empêchée de voir tes amis et maintenant, tu veux m'empêcher de voir mon gendre ! Méchante

Sa fille lui dit:

- Puisque tu ne veux pas retourner au village, tu vas, pour le moment, monter au grenier et de là, tu observeras tout ce qui se passe ici. Si tu penses que cela vaut le coup de descendre, eh bien, tu descendras.

La mère monta au grenier. Sa fille l'y accompagna et la recouvrit de peaux de bananes sèches. A peine redescendue du grenier, la jeune femme vit arriver son mari, qui jeta par terre un buffle et un homme qu'il venait de tuer.

- Voilà, dit-il, je t'ai apporté du gibier pour le repas.

La mère qui, de là-haut, voyait tout cela, se mit à trembler de terreur. Les peaux de bananes sèches faisaient un vacarme épouvantable.

- Ah! dit le monstre, tu me fais des cachotteries ! Tu ne m'as pas dit qu'il y a des gens là-haut !

- Non, dit sa femme. Il n'y a personne là-haut. Tu sais bien qu'il y a des peaux de bananes sèches là-haut, qu'il y a aussi des souris. Il suffit que celles-ci se mettent à courir dans tous les sens pour faire ce vacarme.

- Comme je suis bête ! Je n'y ai même pas pensé ! dit le monstre qui sortit de la cuisine.

La jeune femme prépara et apporta le plat à son mari qui mangea, encore une fois, seul ! Quant à elle, cela faisait deux jours qu'elle ne mangeait pas ! La mère, là-haut, avait l'estomac tellement noué qu'elle n'avait pas du tout envie de prendre quoi que ce fût, même pas la moindre goutte d'eau ! Le lendemain matin, comme à son habitude, le monstre dit à sa femme :

- Tu m'attends. Je m'en vais à la chasse. Je t'apporterai du gibier pour le repas.

Et il disparut. Sitôt son mari parti, la jeune femme fit descendre sa mère du grenier et lui dit :

- Tu voulais voir ton gendre, eh bien tu l'as vu ! Tu sais que c'est un monstre. Maintenant tu vas retourner au village. Tu feras savoir à tout le monde que je ne veux plus de visite ici !

Elle habilla sa mère de nervures de palme, lui fit une tête monstrueuse et lui donna un sac rempli d'or. Elle dit alors à sa mère :

- Si, sur ton chemin, tu rencontres quelqu'un qui te demande « Comment tu t'appelles », dis-lui que tu t'appelles BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA. Répète-le », ordonna-t-elle à sa mère, qui obéit : « BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA, BOUSSOUBASSA-MA »...

- Bon. Ça va ! trancha sa fille. Tu peux partir.

Et voilà la mère en route vers son village, avec son sac plein d'or sur la tête. Elle avait marché, marché, marché ! A présent elle entendait une rumeur bizarre qui se rapprochait de plus en plus, soudain, elle se trouva nez à nez avec le, monstre qui lui dit :

- Comment t'appelles-tu ?

La Femme répondit :

- Je m'appelle BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA.

Dès que le monstre entendit ce nom, il se mit à courir ! Il avait filé comme une flèche ! La femme se disait à elle-même :

- Ça se trouve c'est mon gendre ; j'aurais dû discuter un peu avec lui pour faire plus ample connaissance, mais ma fille m'a affublée d'un nom ! Dès qu'on l'entend, on se met à fuir !

Le monstre de son côté, arrêtant sa course, se disait à lui-même :

- Est-ce que j'ai bien entendu BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA ? Ce n'est pas possible ! Je vais voir.

Et il revint sur ses pas. Rapide, il rattrapa la femme et lui demanda :

- Tout à l'heure, tu m'avais dit que tu t'appelais comment ?

Au lieu de répondre, la femme se découvrit le visage ! Aussitôt le monstre la prit, la brisa en deux morceaux. Et le voilà en route vers sa demeure. Revenu chez lui, le monstre dit à sa femme

- Voilà, je t'ai apporté du gibier pour le repas.

La jeune femme reconnut en ce gibier sa propre mère Au fond d'elle-même, elle se disait :

- Maman a sans doute oublié le nom qui aurait pu lui sauver la vie.

Tout en pleurant, elle prépara le repas pour son mari qui, comme à son habitude, mangea seul. Quant à elle, cela faisait trois jours qu'elle ne mangeait pas !

Le lendemain matin, le monstre dit à sa femme :

- Tu m'attends. Je m'en vais à la chasse. Je t'apporterai du gibier pour le repas.

Dès qu'il fut parti, sa femme décida de s'en aller. Elle s'habilla de nervures de palme, de feuilles de roseaux, se fit une tête encore plus monstrueuse que celle de sa mère, prit un sac rempli d'or et la voilà sur la route du retour au village natal. Déjà elle accélérât les pas, son sac d'or sur la tête.

Après avoir longtemps marché, elle entendit une rumeur bizarre qui se précisa très vite. Elle reconnut là, les pas de son monstre de mari. Elle se tourna dans la direction de celui-ci et le bloqua loin, en lui disant :

- Ah ! Je vois, tu veux parler avec BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA.

Dès que le monstre entendit ce nom, il se mit à courir. Il avait filé comme une flèche !

La jeune femme accéléra davantage encore le pas. Le monstre brusquement s'arrêta, se dit à lui-même :

- Est-ce que j'ai bien entendu BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA ? Hier, BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA. Aujourd'hui, BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA. Ce n'est pas possible. Je vais voir.

Et il retourna sur ses pas. La jeune femme était presque à l'entrée du village, lorsqu'elle reconnut les pas de son monstre de mari. Elle se tourna alors dans sa direction et le bloqua bien plus loin encore que la première fois, en lui criant :

- Ah ! Je vois. Tu veux absolument parler avec BOUSSOUBASSA-MA-BOUSSOUBASSA ! Eh bien ! Viens, je t'attends.

Le monstre, cette fois, avait bien entendu et il avait filé comme une flèche. Et sa femme se dépêcha de regagner son village. Ah ! quand on l'a vue!... C'était la fête ! On avait chanté, dansé, mangé, bu ! Et on avait aussi partagé l'or qu'elle avait rapporté. Quelques personnes disaient déjà à la jeune femme :

- Comme tes parents doivent être heureux là-bas ! Tu viens nous voir avec un sac rempli d'or ! Ils doivent en avoir, eux, des montagnes ! La jeune femme leur dit :

- Mon père et ma mère sont morts, tués par mon monstre de mari et c'est pour cela que je me suis sauvée.

C'est depuis ce jour, dit-on, que les parents ont interdit à leurs filles de choisir elles-mêmes leurs maris.

Jean-Baptiste Tiémélé, *Contes déracinés d'Afrique*. Paris : Maisonneuve et Larose, 2000, pp. 9-21.